MONOD.

LE RÔLE DE LA NORMANDIE.





PUBLIÉ
PAR LE COMITÉ PARISIEN
DU MILLÉNAIRE DE LA NORMANDIE

LE RÔLE DE LA NORMANDIE DANS L'HISTOIRE DE LA FRANCE

PAR

GABRIEL MONOD

Membre de l'Institut
Président de la Section des Sciences historiques
et philologiques à l'École des Hautes Études.

PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE FURNE
BOIVIN & Cie, ÉDITEURS
5, RUE PALATINE (VIe)

1911

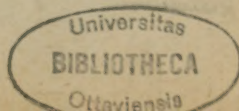
LE ROLE DE LA NORMANDIE

DANS

L'HISTOIRE DE LA FRANCE (1)

La célébration du Millénaire de la Normandie n'est pas une fantaisie d'historiens et d'archéologues ; elle n'est pas née du simple désir de commémorer par des fêtes et des discours le souvenir d'événements lointains et à demi oubliés ; elle a une signification et une portée contemporaine et nationale. Elle est une des manifestations du sentiment, qui s'affirme tous les jours plus fortement dans les esprits, de la nécessité, pour que l'unité française reste une unité vivante et féconde, de conserver, ou parfois de rendre à nos provinces la conscience de leur vie individuelle, de leur originalité. Ce senti-

(1) Cette Conférence a été faite en 1872, au Havre, salle Franklin, et a été remaniée à l'occasion du Millénaire Normand.



ment qui a, au lendemain de la guerre, pris une forme législative en permettant aux conseils généraux des départements d'une même région d'associer leurs efforts pour traiter des affaires communes, se fait jour de mille manières : dans nos universités régionales ; dans les coalitions spontanées des intérêts commerciaux et agricoles des régions naturelles ; dans la puissance de la presse régionale qui fait parfois une concurrence victorieuse à la presse parisienne ; dans les groupements provinciaux qui réunissent, à Paris même, en sociétés amicales, les représentants des diverses parties de la France ; dans la floraison toujours plus vivace d'une littérature provinciale, qui, par la poésie, le roman, les légendes et les chants populaires, et aussi par des essais de théâtre populaire, a réveillé partout la conscience des traditions locales et de l'esprit local, des organismes provinciaux, des petites unités historiques et sociales dont est faite la grande unité de la patrie.

Cette unité, que la nature avait si bien dessinée d'avance par les rivages de trois mers, et les barrières des Pyrénées, des Alpes et du Rhin, n'a été historiquement et politiquement constituée que par les conquêtes faites successivement par la royauté pendant dix siècles. Ces conquêtes n'auraient point eu de solidité si elles n'avaient été que l'œuvre de la force et de la contrainte ; mais elles répondaient si bien à une nécessité de la nature et de l'histoire qu'elles furent vite cimentées par le libre assentiment des cœurs et des volontés. Toutes ces provinces

diverses, acquises l'une après l'autre, et qui avaient presque toutes conservé, dans l'ancienne France, des situations et des institutions particulières, les sacrifièrent à la révolution, dans un élan unanime, et se morcelèrent pour former la France une et indivisible.

Mais la centralisation oppressive imposée à la France par le génie de Napoléon risquait de détruire à la longue la force générale du pays en étouffant les forces locales. La réaction naturelle des choses a ranimé petit à petit ces forces locales, et la formation de groupements nouveaux, industriels, agricoles et commerciaux, la facilité croissante des communications, qui enlève au département toute existence propre, le réveil spontané du génie national des vieilles provinces, ont préparé la France à devenir une fédération de régions dessinées à la fois par la nature, l'histoire et les nécessités économiques.

D'ailleurs, pour que l'unité de notre pays, si forte, si extraordinaire, reste féconde et bienfaisante, il faut réagir contre la tendance qui nous a poussés, dès les derniers siècles de la monarchie, vers cette centralisation excessive. La beauté de la France est venue de l'harmonie peu à peu établie entre des provinces très variées et douées chacune d'une vive originalité; il faut conserver cette originalité, qui ne pourrait se perdre qu'au détriment de l'ensemble. L'unité d'une nation n'est pas celle d'un amas de grains de sable, tous égaux, tous semblables, et qu'un coup de vent emporte, mais celle d'un corps vivant où chaque organe doit jouer son rôle original, accomplir ses

fonctions particulières, en se subordonnant à l'ensemble, sans se sacrifier à lui. Regardons comme un honneur ce titre de provinciaux qu'on prend souvent dans un sens moqueur et ironique ; ne nous imposons pas tous la tâche ingrate et funeste de copier Paris ; soyons nous-mêmes. Ne renions pas notre petite patrie, la Normandie ; nous n'en servirons que mieux la France.

De même que chaque nation a son rôle particulier à jouer dans la civilisation universelle, et que les citoyens de chaque nation contribuent le mieux au progrès de l'humanité en se pénétrant du génie de leur nation et en se consacrant de tout leur cœur à son service, chaque province a un génie propre et un rôle particulier dans la vie nationale. Ceux qui l'habitent doivent servir au bien de la patrie commune en travaillant à la grandeur de leur petite patrie et en se pénétrant de son esprit. La Normandie a joué un rôle capital dans notre histoire : tout en ayant montré, à toutes les époques, une originalité, un esprit d'individualisme qu'on pourrait peut-être trouver parfois excessif, tout en ayant eu un développement tout personnel, et une indépendance poussée par moment jusqu'à l'hostilité au sein de la nation française, elle a contribué, plus qu'aucune autre province peut-être et autant à coup sûr, à assurer la grandeur de notre pays et à répandre l'influence du génie français dans le monde.

La cause principale de cette originalité de la Normandie, c'est qu'elle a été occupée, peuplée, créée enfin par une race à part, les Normands. A une

époque où la France était déjà constituée en royaume, et où la nationalité commençait à se dessiner, où les barbares germains s'étaient depuis longtemps perdus dans la population Gallo-Romaine, avaient oublié leur langue, renié leurs Dieux, changé leurs mœurs, et où la civilisation catholique de l'empire Carlovingien avait remplacé la barbarie Mérovingienne, de nouveaux barbares, encore dans toute la rudesse de leur sauvagerie native, vinrent s'établir dans le bassin de la Seine.

Ils venaient de la partie la plus septentrionale de l'Europe, du Jutland et de la Norvège, et on les appelait, pour cette raison, les hommes du Nord, *North Mannen*. Ils adoraient encore les vieux Dieux scandinaves, *Odin*, le Père universel, Dieu du ciel et de l'air, *Thor*, le Dieu du Tonnerre au marteau redoutable, *Fricka*, qui représente les lois immuables et sacrées, *Fréya*, la déesse charmante et désirée de l'éternel printemps. Peuple de pirates, leur pays natal n'était que le repaire où ils apportaient leur butin et d'où ils partaient pour de nouveaux pillages. Montés sur leurs longs et légers navires, ayant à leur tête un chef temporaire, *le roi de la mer*, ils partaient des côtes incultes et stériles du Nord pour venir se jeter, rapides comme des oiseaux de proie, sur tous les rivages à la fois. Pendant tous le cours du IXe siècle, nous les voyons remonter sans cesse le Rhin, la Seine, la Loire, et porter sur leurs rives le carnage et l'incendie. Ils vont jusqu'en Italie s'emparer de la ville de Luna, qu'ils croient être Rome.

Les Normands sont les types les plus parfaits de la

barbarie. N'ayant jamais été en contact avec la civilisation, ils n'ont pas été atteints, comme les Franks de l'époque Mérovingienne, par les vices et la corruption d'une société en décadence. Leurs vertus se résument dans la bravoure, comme leurs vices dans la férocité et l'amour du pillage. Emportés sur la route des cygnes, ils se sentent à l'aise au milieu des tempêtes : « La force de la tempête, chantent-ils, aide les bras des rameurs ; l'ouragan est à notre service, il nous jette où nous voulons aller ». A peine débarqués, ils se précipitaient sur la première proie qui se trouvait à leur portée, pillant de préférence les églises et les monastères, égorgeant les prêtres et les moines : « Nous leur avons chanté la messe des lances, disaient-ils ; elle a commencé de grand matin et elle a duré jusqu'à la nuit. » Les antiques recueils des légendes du nord, les Sagas, nous ont conservé l'étrange témoignage de ces sentiments indomptables et d'une férocité vraiment grandiose. Ecoutez chanter le vieux roi *Ragnar Lodbrog* enfermé par ses ennemis dans un cachot rempli de vipères :

« Nous avons frappé de nos épées, le jour où j'ai vu des centaines d'hommes couchés sur le sable, près d'un promontoire d'Angleterre ; une rosée de sang dégouttait des épées ; les flèches sifflaient en allant chercher les casques ; c'était pour moi un plaisir égal à celui de tenir une belle fille à mes côtés.

« Nous avons frappé de nos épées, le jour où j'abattis ce jeune homme, si fier de sa chevelure, qui

dès le matin poursuivait les jeunes filles. Quel est le sort d'un homme brave, si ce n'est de tomber des premiers ? Celui qui n'est jamais blessé mène une vie ennuyeuse et il faut que l'homme attaque l'homme ou lui résiste au jeu des combats.

« Nous avons frappé de nos épées dans cinquante et un combats : je doute qu'il y ait parmi les hommes un roi plus fameux que moi. Dès ma jeunesse j'ai appris à ensanglanter le fer ; il ne faut pas pleurer la mort, il est temps de finir. Envoyées vers moi par Odin, les déesses m'appellent et m'invitent ; je vais, assis aux premières places, boire la bière avec les Dieux. Les heures de ma vie s'écoulent ; c'est en riant que je mourrai. »

Mais c'est là un chant de guerre et de mort. On pensera peut-être qu'il y a dans ces natures violentes des traits plus doux et plus humains. Voici un dialogue d'amour. La fille d'un chef Danois, voyant Eigill qui veut s'asseoir auprès d'elle, le repousse avec mépris. « Tu n'as presque jamais, lui dit-elle, fourni aux loups des mets chauds : tu n'as pas vu dans tout l'automne le corbeau croassant au-dessus du carnage ». Mais Eigill la saisit par le bras et lui répond : « J'ai marché avec mon glaive sanglant, de sorte que le corbeau m'a suivi. Furieux, nous avons combattu ; nous avons endormi dans le sang ceux qui veillaient aux portes de la ville ». Apaisée et charmée, la jeune fille le laisse s'asseoir à ses côtés

Voilà nos ancêtres, n'en rougissons pas. Voyons dans ces fureurs la première et brutale manifestation

d'une énergie qui bientôt va faire de grandes choses.

Impuissant à les chasser et les détruire, le Roi Charles le Simple leur abandonna en l'an 911, sur les deux rives de la Seine, le pays qui depuis lors s'appelle de leur nom *Normandie*, à la condition qu'ils embrasseraient la religion chrétienne. Leur chef Rollon accepta et fonda le Duché de Normandie.

Le christianisme adoucit bientôt les mœurs de ces durs conquérants : le pays et les nouvelles conditions de leur existence agirent peut-être plus encore. Il leur eût été difficile de conserver leurs mœurs sauvages et brutales dans l'aimable et riche contrée où ils étaient désormais sédentaires. Sur les côtes sans doute, ils trouvaient toujours les spectacles grandioses et terribles de la mer, les hautes falaises à pic, découpées en aiguilles et en arcades du pays de Caux, les écueils des rivages de la basse Normandie, et de nouveau des falaises et de durs rochers à la pointe du Cotentin, et vers la Bretagne. Mais à l'intérieur, tout était riant, aimable, fertile. C'était à l'est le vaste plateau du pays de Caux si favorable à la culture des céréales ; la Seine, dont les eaux tranquilles, sinueuses et profondes, serpentent gracieusement au pied des collines boisées et peuvent porter jusqu'au centre du pays les plus gros navires ; les herbages plantureux, les vallées fertiles de la basse Normandie, où les bois se marient si bien aux prairies et aux champs cultivés, où les bestiaux grassement nourris paissent sous les arbres fruitiers chargés d'abondantes récoltes. Enfin dans le Cotentin des paysages plus sévères, mais riants encore, un

pays moins riche, mais pittoresque, digne par endroit d'être comparé à la région alpestre, d'un climat que le Gulf Stream rend perpétuellement doux, et à quelques pas, les îles charmantes de Jersey, Guernesey, Aurigny.

Dans ce pays d'un charme si doux, où la grâce se mêle à l'austérité dans une mesure si juste et si aimable, jouissant tout à coup d'un bien être tranquille inconnu d'eux jusqu'à lors, les Normands prennent peu à peu une humeur moins sauvage. Etablis sur ce territoire qu'ils se sont équitablement partagé, ils restent soumis, sous leur duc, à une discipline militaire, et la Normandie échappe seule aux guerres civiles entre vassaux qui désolent le reste de la France. Elle devient rapidement la plus riche, la plus florissante de toutes les provinces. Les ducs y font rendre une stricte justice ; illettrés eux-mêmes, ils favorisent néanmoins les monastères où se conserve le culte des lettres, et qui les récompensèrent plus tard en leur fournissant des historiens tels que Guillaume de Jumièges et Ordéric Vital, moine de Saint-Evroul. Les abbayes de Jumièges, de Vire, de Fécamp, de Saint-Wandrille, du Bec, de Saint-Evroul, de Saint-Etienne de Caen, du Valasse, du Mont Saint-Michel, prennent naissance ou sont restaurées. La prospérité regnait dans le Duché. « Tout le pays exultait de joie et louait Dieu », dit le vieux chroniqueur Dudon de Saint-Quentin.

Les Normands, dans ces conditions de calme relatif et de bien-être, se civilisent rapidement et développent toutes les aptitudes qui étaient cachées

en eux. Déjà, au temps de leurs mœurs les plus rudes, on pouvait discerner quelques germes d'une culture plus raffinée : ils aimaient la parure, la propreté recherchée dans leur toilette et leurs vêtements ; ils étaient passionnés pour le chant et la poésie, et avaient pour les femmes de leur nation un respect religieux, En Angleterre, les Danois se civilisèrent plus vite que les Saxons n'avaient fait. En Normandie, nous les voyons, tout en conservant ce caractère violent et indomptable qui en faisait de si redoutables conquérants, acquérir des qualités de finesse, de prudence qui allaient jusqu'à la ruse, et un talent de parole qui servait la profondeur de leurs desseins. Voici comment les jugeait un de leurs ennemis, un Italien, Geoffroy Malaterra :

« C'est une race très rusée, qui aime à venger ses injures, avide de gain et de domination, pleine de dissimulation, sachant garder un juste milieu entre l'avarice et la prodigalité : mais leurs princes sont généreux par amour de la louange. C'est une race qui sait flatter ; si éloquente que les enfants même y sont déjà des orateurs. C'est une race sans frein dès qu'elle n'est plus gouvernée : patiente au travail, aux privations, au froid, si les circonstances l'exigent ; aimant la chasse et les oiseaux, passionnée pour le luxe des chevaux, des armes et des vêtements. »

Pensera-t-on que ce portrait soit trop sévère ? Voici comment un poète normand du douzième siècle, le trouvère Wace, fait apprécier les Normands par leur duc, le grand Guillaume le Conquérant, au moment où il va mourir.

En Normandie a gent mult fière,
Jo ne sai gent de tel manière.
Chevaliers sunt pro *(preux)* et vaillant,
Par tutes terres conquerant.
Se Normant unt boen chevetaigne *(capitaine)*.
Mult fet a criendre lor cumpaigne ;
Se il nen unt de seignor crième *(crainte)*,
Ki les distreigne et aprième *(dompte et gouverne)*
Tost en avra malvais servise.
Normant ne sunt pro senz justise :
Foler et plaissier lor convient.

....

Orgueillos sunt Normant e fier
E vanteor et bubancier.

....

Mult a à fere et à penser
Robert, ki doit tel gent garder.

Les chroniqueurs normands les jugent de même.

Dudon de Saint-Quentin les appelle « prudents, de bon conseil, belliqueux, d'un esprit ardent et pétillant comme une flamme, d'une habileté discoureuse — », et Orderic Vital dit, avec plus de sévérité : « les Normands sont indomptés, prompts au crime, s'ils ne sont pas maintenus par un maître sévère. Ils veulent partout dominer et leur ambition les pousse à violer la vérité et la bonne foi. Les Français, les Bretons, les Flamands et leurs autres voisins s'en sont souvent aperçus ; les Italiens et les Anglo-Saxons en ont fait l'expérience jusqu'à être anéantis par eux. »

En effet cette race énergique, adroite, bien disante, et avide de gain, qui a déjà tous les traits du carac-

tère qu'elle conservera dans l'histoire, tout en se façonnant rapidement aux mœurs de la France, ne baisse pas la tête devant les rois qui étaient censés leur commander en suzerains. Ils méprisent les Français qu'ils trouvent amollis, et ceux-ci, qui ne leur pardonnent pas leurs anciennes défaites, les appellent « *bigots et draschiers, jureurs et buveurs de bière.* » Le Duché de Normandie est un vrai royaume indépendant. Pendant tout le Xe siècle, les ducs de Normandie, Guillaume Longue Epée et Richard, guerroient contre les derniers Carolingiens. C'est avec l'aide de Richard que Hugues Capet renverse la vieille dynastie et s'empare du trône. Au XIe siècle ses sucesseurs Robert et Henri Ier sont les protégés de leurs vassaux, les ducs Richard II, Richard III et Robert, beaucoup plus puissants que leurs suzerains. Les ducs s'occupent de leurs affaires personnelles et de leur puissance sans s'inquiéter s'ils plaisent ou déplaisent aux petits rois qui grandissent à côté d'eux. Ils font la guerre à l'Est contre les comtes de Flandre, à l'Ouest contre les ducs de Bretagne. C'est à leurs risques et périls et sans se préoccuper de l'assentiment ou du blâme des rois ou du reste de la France, qu'au milieu du XIe siècle, des chevaliers Normands, ayant à leur tête Robert Guiscard, ou l'Avisé, un type parfait de leur race, brave, rusé et prudent, s'en vont dans le midi de l'Italie, enlèvent aux Grecs et aux Sarrazins la Sicile, la Pouille, la Calabre et le Napolitain, et fondent le royaume des Deux Siciles qui devait durer, sous des formes diverses, jusqu'au XIXe siècle.

C'est sous le fils de Robert, sous Guillaume le Bâtard, que cette indépendance de la Normandie éclate avec le plus de puissance. Après avoir été en lutte avec son suzerain, le roi Philippe Ier, il entreprend en 1066 de se faire un royaume par la force des armes. Réunissant une flotte dans les ports de l'embouchure de la Seine, à Harfleur, à Lion-sur-mer, à Dives, au Chef de Caux, il s'élance, à la manière des anciens pirates, sur l'Angleterre, bat les Anglo-Saxons à Hastings, partage entre ses compagnons le pays conquis, comme jadis Rollon partagea la Normandie entre ses guerriers. Désormais les ducs Normands sont les rois d'Angleterre, et bien qu'ils continuent à prêter hommage au roi de France pour leur duché de Normandie, ce duché n'est qu'une province de l'Angleterre : sa vie politique est entièrement séparée de celle de la France : bien plus, ses souverains sont perpétuellement en guerre avec ceux de la France, depuis Guillaume le Conquérant jusqu'à Jean sans Terre. Cette hostilité devient surtout vive quand Henri II Plantagenêt épouse la femme divorcée du roi Louis VII, Eléonore de Guyenne, qui lui apporte en dot toute l'Aquitaine, c'est-à-dire tout le pays de la Loire aux Pyrénées. Maître par son père, Geoffroy d'Anjou, de l'Anjou et du Maine, par sa mère, petite-fille de Cuillaume le Conquérant, de l'Angleterre et de la Normandie, enfin de la Bretagne, par le mariage de son fils Geoffroy avec Constance, l'héritière de ce duché, Henri II, comme après lui Richard Cœur de Lion, son fils, est en guerre perpétuelle avec les rois de France

Louis VII et Philippe-Auguste, dont les Etats, resserrés entre l'empire d'Allemagne et les nombreuses possessions du roi d'Angleterre, semblent pouvoir à peine résister à de si puissants rivaux. Cependant l'autorité des rois de France s'était bien affermie depuis Hugues Capet. Appuyés sur les milices communales, entourés de serviteurs fidèles, ils luttent avec succès contre les rois Anglo-Normands, toujours en guerre, soit contre leur barons, soit contre leurs villes, soit même contre les membres de leur propre famille. A la mort de Richard Cœur de Lion, la faiblesse et l'arrogance de Jean Sans Terre fournissent à Philippe-Auguste un prétexte pour prendre l'offensive contre lui, et pour le châtier comme un vassal rebelle ; il lui enlève en 1203 cette belle province de Normandie qui, depuis 911, était séparée de la France. On put même croire un instant que l'Angleterre à son tour allait devenir une province française, quand Louis, le fils de Philippe-Auguste, fut appelé par les barons Anglais révoltés pour régner sur eux à la place de Jean Sans Terre.

De 1203 à 1346, pendant la belle période de paix et de prospérité dont jouit la France sous les derniers Capétiens et surtout sous Saint-Louis et Philippe le Bel, pendant ce siècle heureux qui marque l'apogée de la grandeur et de l'influence française au moyen âge, la Normandie partagea les destinées communes de la nation. Elle fut florissante et heureuse. Un fait suffit à le prouver. Dès le XIIe siècle, il n'y avait plus de serfs dans la province. Elle conserva cependant une part d'indépendance

plus grande qu'aucune autre partie du domaine royal. Tandis que le reste du domaine était du ressort du Parlement de Paris, qui y administrait la justice, la Normandie conservait la cour de justice créée par ses premiers ducs, dès avant Guillaume le Conquérant, *l'Echiquier de Normandie* (ainsi nommée parce qu'elle était en même temps une chambre de comptes et se servait d'échiquiers pour les calculs). — En 1314, Louis X leur concéda une charte dite *charte aux Normands*, qui garantissait leurs libertés et privilèges. Enfin, pour satisfaire mieux encore le besoin d'indépendance de la Normandie, les deux premiers Valois, Philippe VI et Jean, l'érigèrent en apanage pour leur fils aîné.

La Normandie conservait d'ailleurs de nombreux rapports avec l'Angleterre. Ses monastères étaient en relations constantes avec les monastères anglais, et la littérature des deux pays s'alimentait aux mêmes sources, avait les mêmes intérêts et une vie commune nettement distincte du courant général de la littérature française.

Cependant la Normandie commençait à sentir qu'elle faisait partie de la France. Elle avait éprouvé, pendant une longue période, le bienfait d'un gouvernement ferme et doux à la fois. Il y eut désormais deux tendances dans la province, l'une française, l'autre qui était prête à retourner à l'Angleterre, si l'on pouvait espérer d'elle une plus grande somme d'indépendance. Aussi, pendant la terrible guerre de Cent ans, voyons-nous la Normandie, perpétuellement ravagée, tantôt par un parti, tantôt par

l'autre, prise et reprise tour à tour, tantôt résister héroïquement aux Anglais, comme le fit Harfleur en 1415, Rouen en 1418, tantôt paraître heureuse sous la domination des rois anglais, et redevenir une véritable province anglaise.

En 1431, quand les Anglais voulurent juger Jeanne d'Arc, l'héroïne qui avait sauvé la France, ils choisirent Rouen pour le lieu du procès. Ils craignaient de trouver à Paris des sympathies pour Jeanne d'Arc. A Rouen ils se sentaient comme en terre anglaise et ce furent des membres du clergé normand qui assistèrent comme assesseurs l'évêque de Beauvais Cauchon dans ce honteux procès. C'est là un souvenir amer pour tous les cœurs normands, car bien que la population n'ait pas montré d'animosité contre Jeanne d'Arc et lui ait même témoigné de la pitié à sa mort, le nom de Rouen reste indissolublement uni au souvenir du martyre que Jeanne souffrit pour la patrie. « Ah ! Rouen, Rouen, s'écria-t-elle sur le bûcher, j'ai peur que tu n'aies à souffrir de ma mort. ».

Sa mort d'ailleurs réveilla en Normandie les sentiments patriotiques, et quelques années plus tard, en 1435, les paysans du pays de Caux se soulevèrent contre les Anglais et reprirent même Harfleur, « le souverain port de mer », comme on l'appelait. En 1449. la Normandie acclamait Charles VII, qui vint en personne reprendre Rouen et Caen, ses deux capitales.

Toutefois, si la Normandie se sentait bien française de cœur, elle n'en était pas moins jalouse de son indépendance, et son premier soin fut de faire confirmer ses libertés et privilèges, ses lois, sa charte, son

échiquier par Charles VII. Ce n'était pas encore assez ; elle prétendait se faire ériger en duché indépendant, et se mêla, pour atteindre ce but, aux révoltes du commencement du règne de Louis XI. Ce roi énergique et sévère sut réduire la Normandie à l'obéissance, mais, pendant les troubles du XVIe siècle, le vieil esprit d'autonomie se ranima. Dans les luttes religieuses qui déchirèrent alors la France, les Normands, dont l'esprit modéré et pratique n'a jamais été très enclin aux passions mystiques, n'y virent qu'un moyen de s'affranchir de l'autorité monarchique. Aussi les voyons-nous passer successivement du camp protestant au camp catholique suivant les événements. En 1562, ils se déclarent pour les protestants et ils se jettent dans ce parti avec tant de fureur que les protestants Havrais livrèrent leur ville aux Anglais pour ne pas la laisser tomber aux mains du roi de France. Quelques années après, quand les catholiques, appuyés sur le parti des Guises et sur l'Espagne, font la guerre à Henri III, puis à Henri IV et organisent la Ligue, les Normands deviennent ligueurs, toujours par esprit d'indépendance. Ils suivent Mayenne dans sa résistance, et ils sont des derniers à se soumettre à Henri IV victorieux.

A partir de ce moment, l'histoire de Normandie se confond avec l'histoire générale de la France. Mais le vieil esprit d'indépendance n'était pas extirpé. Il sommeilla sous les gouvernements absolus de Louis XIV et de Louis XV, mais il se réveilla avec la Révolution. La Normandie fut une des provinces qui, sans être animée d'aucun esprit réactionnaire, et tout

en se montrant dévouée aux idées révolutionnaires, fit la plus vive opposition aux tendances d'absolutisme centralisateur qui guidaient la Convention. La Normandie, fidèle à son passé, était fédéraliste, et quand les Girondins furent proscrits, une partie d'entr'eux, Buzot et Barbaroux entr'autres, trouvèrent un refuge dans le Calvados, à Caen, où ils purent résister quelque temps à leurs proscripteurs. Leur présence inspira la femme enthousiaste qui crut arrêter la Terreur d'un coup de poignard, Charlotte Corday. Elle fut inutilement héroïque et criminelle, et cette résistance du Calvados fut de peu de durée. La Normandie fut peu à peu pacifiée. Dès lors, divisée en cinq départements, privée du Parlement qui avait succédé à l'Echiquier, dépouillée de son université fondée à Caen en 1436, notre province dut sacrifier à l'unité nationale cette vieille unité provinciale dont elle était si fière, soumettre son esprit d'autonomie à la centralisation administrative qui régit la France entière. La Normandie n'existe plus, elle n'est plus qu'un glorieux souvenir historique. Mais elle continue à vivre dans le cœur de tous les Normands qui sentent en elle un lien commun, une unité morale capable de devenir sa force et son inspiration.

On le voit, ce qui fait le caractère particulier de notre province, c'est qu'elle a eu presque constamment une vie à part, nettement distincte de celle du reste de la France, qu'elle a montré, à toutes les époques, un besoin jaloux d'indépendance et d'autonomie, et qu'elle a même poussé cet amour de l'autonomie jusqu'à se mettre parfois en rébellion ouverte

contre le pouvoir central. Son rôle dans notre histoire en a-t-il été diminué ? A-t-elle rendu moins de grands services à la France ? A-t-elle moins contribué que d'autres provinces à sa grandeur ? Bien loin de là ; et si la France a eu souvent à se plaindre de l'humeur farouche et rebelle des Normands, ces enfants indociles ont pourtant, qu'ils l'aient voulu ou non, contribué par une large part à sa gloire et à sa puissance.

Dans la première période de leur histoire, pendant leur époque de conquêtes, lorsqu'ils fondaient des royaumes en Italie et en Angleterre, c'était l'influence du génie français que les Normands transportaient avec eux. On écrivait le français à Naples et à Palerme, et si la Normandie était politiquement une province de l'Angleterre, l'Angleterre était moralement et intellectuellement une province de la France. Le français reste la langue officielle de l'Angleterre jusqu'au milieu du XIVe siècle, et toute la littérature anglaise des XIIe et XIIIe siècles n'est qu'une branche de la littérature française.

Le plus brillant des rois de la famille Plantagenêt, Richard, est un type purement normand, avide de gain et magnifique dans ses largesses, terrible dans ses fureurs et ses vengeances, beau parleur et composant des poésies en langue française. Dans les Croisades, ces grandes entreprises si essentiellement françaises, où se mêlent l'enthousiasme religieux, l'amour du pillage et le besoin des aventures, les Normands tiennent le premier rang. C'est à Robert Court Heuse que les croisés offrent d'abord la couronne de

Jérusalem, et c'est sur son refus qu'on l'a donnée à Godefroy de Bouillon. Tancrède et Bohémond sont les plus brillants héros de la première croisade. Ainsi, au Midi, en Orient, au Nord, les Normands parlent la langue, portent les mœurs et le renom de la France. Vous le voyez, il ne se trompait pas, le vieux chroniqueur Dudon de Saint-Quentin quand il adressait en l'année 1015 à la France ces paroles prophétiques : « O France ! tu t'enorgueillissais jadis de ton triomphe sur tant de nations abattues. Voici qu'une autre race vient vers toi du Danemark, et de ses rames infatigables fend rapidement les ondes. Longtemps et dans de nombreux combats, elle t'accablera de ses traits terribles. Furieuse, elle fera mordre la poussière à des milliers de Français. Enfin une alliance est conclue, la paix calme tout. Alors cette race portera jusqu'au ciel ton nom et ton empire, son glaive frappera, domptera, brisera les peuples trop orgueilleux pour se soumettre à toi : O France heureuse, France trois et quatre fois heureuse ! salue-la en frémissant de joie, salue-la, Reine éternelle. »

Si l'influence des Normands a été grande par les armes et la puissance politique, et si cette influence a, en définitive, profité indirectement à la France, l'influence exercée par eux dans le domaine de l'intelligence et de l'art a été plus grande encore, et la France en a profité d'une manière plus immédiate. Au moyen âge, la France a exercé une action souveraine par ses écrivains, ses philosophes, ses poètes, ses artistes. La poésie épique de l'Europe entière a pris sa source dans les épopées françaises, la

philosophie scolastique a eu ses plus illustres représentants dans les écoles françaises ; enfin l'architecture gothique, dont les monuments font l'admiration et l'orgueil de tant de villes anglaises, allemandes, italiennes, cette architecture, où l'âme religieuse a exprimé ses plus sublimes aspirations, est d'origine française. Dans ce grand mouvement intellectuel et artistique du moyen âge, la Normandie a joué un rôle capital. D'une part elle a répandu l'influence française dans des pays où cette influence n'avait pas pénétré, de l'autre elle a apporté dans la littérature et l'art de la France un élément original dont l'action a été considérable.

Dans l'art, la Normandie a tenu le premier rang. Aucune province ne peut lui être comparée par le nombre et la beauté des églises. Elle a, dans Saint-Etienne de Caen, le type le plus complet, le plus grandiose de l'architecture romane ; dans la cathédrale de Coutances, Saint-Ouen de Rouen, Saint-Pierre de Caen, les productions les plus exquises de l'art gothique du XIIIe et du XIVe siècles. Aussi a-t on pu prétendre sans invraisemblance que ce style nouveau, dont l'idée fut apportée peut-être d'Orient, avait trouvé en Normandie, sinon ses premières applications à l'architecture chrétienne, du moins celles qui ont immédiatement succédé aux créations gothiques de l'Ile de France. Nous trouvons enfin à Saint-Maclou de Rouen, dans la cathédrale de la même ville, tout ce que le gothique flamboyant a jamais produit de plus éblouissant.

Que l'on parcoure notre province, il n'est pour ainsi

dire pas un village où l'on ne trouve une église, ou tout au moins une tour, un portail, un porche de bois qui ne témoigne du génie de nos ancêtres pour l'architecture. Leur art, transporté en Angleterre, s'y développa rapidement, s'y modifia légèrement, prit une allure plus lourde, plus opulente, et enfanta ces innombrables et splendides monuments dont l'Angleterre s'enorgueillit et qui sont de source normande et par conséquent française. Les cathédrales de Westminster et de Canterbury sont les filles de nos églises de France.

L'église d'Angleterre d'ailleurs, avait été, dès la conquête, toute entière envahie par le clergé Normand. Les monastères qui étaient, au moyen âge primitif, les seuls centres et les seuls asiles des études et de la civilisation, avaient été de bonne heure florissants en Normandie et leur action s'étendit bientôt sur les monastères anglais. Lanfranc et Anselme, les deux maîtres qui illustrèrent le plus l'église et l'école de Canterbury, venaient tous deux du monastère de Bec. De toutes les parties de la France on venait s'instruire au Bec, à Jumièges ou à Fécamp.

A côté de la culture ecclésiastique que représentent les moines, se développe, à partir du XI[e] siècle, la littérature en langue vulgaire, cultivée par les jongleurs et les chanteurs ambulants. Bien accueillie à la cour des grands seigneurs et des rois, elle grandit peu à peu en dignité jusqu'à prendre enfin le premier rang. Les ducs Normands avaient toujours aimé les chants et les poèmes, depuis le temps où les scaldes leur récitaient les vieilles sagas scandinaves. Les

ducs Normands accueillaient volontiers les chanteurs. Richard I[er] les faisait venir à sa cour, et Guillaume le Conquérant avait à ses côtés :

> Taillefer, qui mult bien chantout,
> Sur un cheval qui tost alout,
> Devant le duc alout chantant
> De Karlemaine et de Rollant
> E d'Olivier et des vassaus
> Ki morurent en Roncevaus.

La chanson de Roland, à laquelle il est fait ici allusion et qui est notre plus ancien poème national, que tous les Français devraient lire et connaître dès l'enfance, fut probablement répandue tout d'abord en Normandie. Mais ce n'est pas comme poètes épiques que les Normands devaient surtout se distinguer. Les grands élans, les ravissements d'imagination de la haute poésie, le côté sublime et idéal manque aux Normands. Ils étaient avant tout des esprits sérieux, sages, pratiques, et leur grande originalité a été d'appliquer la poésie à des sujets historiques et moraux. Wace, au XII[e] siècle, raconte, dans le *Roman de Rou*, l'histoire des ducs de Normandie jusqu'à Guillaume le Conquérant. Après lui, Jofrei Gaimar et Benoit l'imitent, et continuent son œuvre dans leurs chroniques des ducs de Normandie. André de Coutances et le clerc Guillaume sont au contraire des poètes didactiques et moraux. Leur influence a été immense, non seulement en France, mais aussi en Angleterre, où les poètes de langue française sont aussi nombreux qu'en Normandie même. L'historien et poète didactique, Alain Chartier, de Bayeux, est

au xve siècle le dernier de cette famille des poètes Normands du moyen âge. Les poètes Normands se donnent encore pour tâche de reproduire en français les traditions celtiques qui étaient conservées en Angleterre, en particulier dans le pays de Galles, et que Geoffroy de Monmouth mit en faveur au XIIe siècle. Ce furent les Normands qui répandirent en Angleterre et en France, et de là dans l'Europe entière les *Romans de la table ronde*, les récits sur Arthur et ses douze pairs et la miraculeuse poursuite du Saint-Graal, ces légendes enfantines et poétiques qui pendant des siècles ont enchanté l'humanité. Si ces romans forment une partie importante de la littérature française, c'est aux Normands que nous le devons.

Enfin l'influence de la Normandie s'est exercée d'une façon non moins importante, non moins utile, quoique moins éclatante et moins séduisante, dans un autre domaine : la jurisprudence. Nous avons la réputation d'être de grands chicaniers (Chicaneau était de Caen), des esprits processifs, et, dès le moyen âge, on reproche aux Normands d'être avides de gain, rusés, beaux parleurs. C'en est assez pour faire d'excellents avocats et des avoués modèles. Mais ce sont là les défauts, les excès d'une tendance qui commença par être bonne et utile. Les qualités solides, l'esprit fin et ferme à la fois des Normands, appliqués aux questions de jurisprudence, leur acquirent une réputation universelle de juristes et de juges excellents. L'Echiquier de Normandie servait de modèle à tous les tribunaux. La *Grande Coutume* de Normandie, le plus important de nos vieux

coutumiers, rédigée dès le commencement du XIIIe siècle, exerca une durable influence, même hors de Normandie, et notre province était appelée partout avec respect, à cause de l'exactitude doctorale avec laquelle on y rendait la justice, *un pays de sapience*. Enfin, nous ne devons pas oublier que l'institution qui est aujourd'hui considérée comme une des conquêtes de la Révolution, et une des plus nécessaires garanties d'une justice équitable, *le jury*, est une institution normande, transportée par nos ancêtres en Angleterre et de là rapportée en France.

On vient de voir tout ce que la France a dû, au moyen âge, à la Normandie. Son rôle n'est plus aussi original sans doute depuis le jour où elle s'est trouvée de nouveau et d'une manière définitive, incorporée au domaine royal. A mesure que l'unité nationale devient plus étroite, le rôle individuel des provinces est naturellement moins caractérisé. Néanmoins la Normandie continue à occuper une place très importante dans la vie nationale.

Dans les arts, l'architecture religieuse tombe en décadence, mais au XVe et au XVIe siècles, l'architecture civile prend un développement admirable, et nous trouvons encore ici la Normandie au premier rang. Je ne citerai pas les innombrables châteaux de l'Orne et du Calvados, ceux d'O, d'Harcourt, et tant d'autres chefs-d'œuvre trop peu connus. Je rappellerai seulement cette merveille, le *Palais de Justice* de Rouen, merveille unique, que la France entière envie à la Normandie. A côté de l'architecture, des arts nouveaux se développent en Normandie, arts plus personnels, plus intimes, où l'on ne peut pas

autant reconnaître l'influence de la race et du pays, la peinture et la musique. La Normandie a donné à la France deux de ses plus grands peintres et deux de ses plus charmants musiciens. Il serait peut-être hasardé de penser que se sont nos riants paysages des bords de la Seine qui ont inspiré Boïeldieu et Auber, mais leur gloire nous appartient cependant. Il est aussi des nôtres cet artiste puissant et profond qui a su au XVII[e] siècle retrouver le secret de la grâce antique, avec une intensité de sentiment que l'antiquité n'a pas connue, le Poussin : il est bien nôtre enfin, ce peintre admirable qui n'a pas assez vécu pour réaliser toutes les grandes choses qu'il avait rêvées, Géricault. N'a-t-il pas conservé quelque chose du vieux génie Normand dans son tableau d'une violence si tragique : *Le Radeau de la Méduse* ? Il a arraché la peinture à l'imitation stérile de l'antiquité et de la Renaissance pour la remettre à l'école de la nature.

Il serait fastidieux d'énumérer tous les hommes éminents que la Normandie a donnés à la France, hommes de guerre, hommes d'Etat, savants, littérateurs, mais si nous en parcourions la liste, nous verrions combien elle est riche. Nous y trouvons des érudits comme les Basnage, Turnèbe, Léopold Delisle, des historiens comme Mézeray et Siméon Luce, des romanciers comme M[lle] de Scudéry, et le tendre Bernardin de Saint-Pierre, et le fougueux Barbey d'Aurévilly ; nous y trouvons des poètes surtout ; les uns d'une inspiration gaie et triviale puisée dans le pétillement du cidre mousseux, comme Jean le Houx, le fabricateur des Vaux de Vire ; d'autres d'un charme aimable et rustique, comme Segrais, qui sem-

blent n'avoir vu en Normandie que les vertes prairies et les ruisseaux murmurants; d'autres enfin d'un génie plus robuste et qui méritent d'arrêter notre attention, avant tout Malherbe et Corneille, nés l'un à Caen, l'autre à Rouen. Tous deux sont de vrais Normands, natures un peu rudes et dures, mais vigoureuses, pleines de bon et droit sens, des natures conquérantes. Malherbe a ramené dans la poésie la mâle simplicité du langage populaire; il a malheureusement poussé cette simplicité jusqu'à la sécheresse, et son inspiration poétique est souvent arrêtée par ce sens pratique un peu étroit qui distingue les Normands; mais son influence sur la littérature française a été immense. Notre littérature classique date de lui. Quant à Corneille, le grand Corneille (car Thomas n'a guère d'autre gloire que d'avoir été son frère), il est le créateur de notre théâtre. Avant lui la tragédie existait à peine, et après lui, nul, pas même Racine, ne l'a surpassé. De tous les hommes éminents que la Normandie a donnés à la France, nul ne peut lui être comparé. Comme on retrouve bien en lui le cachet de sa race! comme on sent bien en lui le vieux sang normand! Dans le récit du combat du Cid, dans les cruelles vertus d'Horace, dans les malédictions de Camille, dans les violences fanatiques de Polyeucte, ne reconnaissons-nous pas quelque chose de nos indomptables aïeux? Et n'a-t-il pas aussi quelques défauts de sa race, la subtilité raisonneuse et le goût des plaidoiries interminables? Oui, Corneille est bien à nous, et nous avons le droit d'être fiers qu'il soit des nôtres.

J'ajouterai un troisième nom de poète à ces deux

grands noms, celui de Casimir Delavigne ; il mérite d'être nommé après eux. Casimir Delavigne a représenté en littérature cet esprit de prudence et de sagesse où les Normands excellent ; mêlant la hardiesse à la réserve, il a servi d'intermédiaire entre la poésie classique expirante et le romantisme naissant. Sans être un créateur aussi puissant que Malherbe et Corneille, il a cependant ouvert à la poésie des horizons nouveaux, et sa muse patriotique, qui savait si bien chanter à la fois les malheurs de la France et les beautés de la Normandie, ne sera pas oubliée tant qu'il y aura des cœurs français et des cœurs normands.

Mais quelque illustres que soient les noms de Corneille, de Poussin, de Boïeldieu et de Géricault, ces grands hommes n'ont pas vécu dans notre province ; ce n'est pas sur notre sol qu'ils ont cherché et trouvé leurs inspirations (1) Ce n'est point comme centre littéraire et artistique que la Normandie a joué en France un rôle important dans les temps modernes, c'est par sa richesse et son activité pratique.

Elle n'a pas cessé d'être un des greniers de la France ; le labourage et le pâturage, ces deux mamelles de la France, comme disait Sully, y ont toujours été florissants. La Normandie produit à elle seule aujourd'hui plus du septième des céréales qui se récol-

(1) Les grands écrivains que la Normandie a produits dans la seconde moitié du XIXe siècle, Flaubert, Maupassant et Albert Sorel, ont au contraire gardé au plus haut degré la marque de leur origine normande. Tous trois, dans leur stature et leurs traits, pouvaient être reconnus comme des représentants authentiques de la vieille population normande. Tous trois ont eu en Normandie leur résidence de prédilection. Flaubert et Maupassant ont été les peintres vigoureux des mœurs du pays normand et Sorel n'a pas laissé échapper une occasion de célébrer la Normandie.

tent dans toute la France. Son industrie a été depuis deux siècles en grandissant. Les faïences normandes ont une réputation plusieurs fois séculaire pour la beauté de leurs couleurs et la fantaisie pleine de goût de leurs arabesques; les toiles de Rouen ont été longtemps vendues à l'étranger pour des toiles de l'Inde, et aujourd'hui le chef-lieu de la Seine-Inférieure est un des trois ou quatre plus grands centres industriels de France. Elle a longtemps été la seconde ville de France en importance et sa richesse était devenue proverbiale; un huitain du XVI[e] siècle nous l'apprend :

Paris à Pallas s'abandonne,
Rouen pour Juno l'on retient;
A Lyon Vénus chacun donne.
A ces trois ces trois l'on retient;
Paris la science entretient.
Rouen est tout plein de richesse,
Lyon d'amour : dont on les tient
Les trois villes des trois déesses.

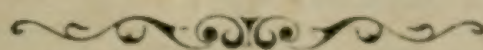
Enfin la Normandie, fidèle aux traditions de son passé, était restée une province essentiellement maritime. Je ne puis faire ici le récit émouvant des découvertes de nos marins, dire comment ils ont devancé peut-être les Portugais et les Espagnols en Afrique et en Amérique. C'est un Normand, Jean de Bethencourt, qui conquit, au commencement du XV[e] siècle, les îles Canaries et y régla toute l'administration d'après les coutumes de France et de Normandie; un Normand de Dieppe, Ango, acquit au commencement du XVI[e] siècle une telle puissance

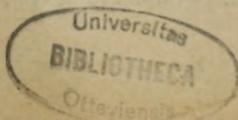
maritime, qu'il put à lui seul équiper une flotte pour aller bloquer Lisbonne afin de se venger des Portugais qui lui avaient enlevé des navires. C'est un Rouennais, La Salle, qui, en 1682, découvrit les embouchures du Mississipi et fut le véritable fondateur de ces colonies françaises d'Amérique, dont le commerce fit longtemps la richesse de Rouen. Le récit des exploits et des aventures des marins du petit port de Honfleur peut à lui seul remplir des volumes. Jusqu'à nos jours les Normands n'ont pas cessé de répandre dans le monde, par leurs audacieuses entreprises, le renom, l'influence de la France. C'est la Normandie qui a donné à Louis XIV ses deux meilleurs amiraux, Tourville et Du Quesne. Ce dernier est le plus grand homme de mer que la France ait produit, et il joignit à son génie de marin une fermeté héroïque de caractère. Enfin, à partir du XVIe siècle, quand les ports de Honfleur et de Harfleur furent devenus insuffisants, grandit petit à petit à l'embouchure de la Seine le port du Havre, fondé par François Ier, et grâce auquel, au XIXe siècle, la Normandie a continué d'occuper un rang éminent dans la puissance maritime de la France, si bien que le tonnage des navires de la Seine-Inférieure est à lui seul le tiers du tonnage de tous les navires de France. La dernière des villes de Normandie, le Havre, n'est pas celle qui a rendu à la France le moins de services. Ses armateurs, ses négociants, n'ont-ils pas conservé la tradition de nos ancêtres ? Ils ne vont plus conquérir des royaumes, les armes à la main, mais ils vont, hardis et prudents, recueillir dans le monde entier, par des moyens plus doux, une

richesse justement acquise et y porter en même temps le nom, la langue et l'influence de la France. En même temps, à l'autre extrémité de la Normandie, Cherbourg devenait, au XIXe siècle, un de nos cinq grands ports de guerre.

Je m'arrête. J'espère, dans cette revue rapide et forcément incomplète, avoir cependant montré quel rôle important à joué notre province dans les destinées de la France. Toute l'histoire que je viens de passer en revue nous enseigne une même chose, c'est que, pour servir efficacement son pays, il ne faut pas lui apporter l'offrande morte d'une obéissance passive, mais une initiative énergique, un dévouement actif et personnel, un concours loyal et indépendant, qui sache, s'il le faut, pousser l'indépendance jusqu'à la résistance. On ne s'appuie que sur ce qui résiste. C'est ce qui a fait la force de la vieille France, et l'esprit Normand, avec son originalité et son indépendance souvent frondeuse, lui a fourni plus d'une fois cet appui résistant et fidèle. Nous pouvons être fiers de notre passé. Pouvons-nous l'être autant de notre présent ? Avons-nous conservé les vertus héroïques, l'esprit d'initiative et d'indépendance de nos pères ? Ou bien avons-nous seulement pris de leur héritage moral le talent de gagner, le bon sens pratique un peu étroit, la prudence mesquine poussée jusqu'à la ruse ?

A chacun de nous le soin de s'interroger lui-même, de répondre, et de profiter pour l'avenir des leçons que nous donne la glorieuse histoire de notre province.





Paris. — Imp. Vve DENIS, 31, villa d'Alésia.


a39003 002981024b

